

Trash. Bam Margera, en solo, joue moult tours à ses parents.

Un sous-«Jackass» des familles

MTV, samedi à 21h30. «Viva la Bam».

Jackass, expression sado-masochiste d'une jeune américaine qui s'emmerde, le programme le plus controversé, n'est plus. Mais les censeurs qui en faisaient la cause exclusive des errements de leurs enfants ne doivent pas crier victoire trop vite. L'émission a engendré des avatars moins trash, dont *Viva la Bam*. L'ex-Jackass Bam Margera s'ingénie à faire chier ses parents. Le masochisme a laissé place à une forme de sadisme, la gratuité des actes à une pseudo-justification morale, comme ce régime de vingt-quatre heures imposé au père obèse. Dans la scène du réveil agressif, Bam fourre dans la tête de son père une baguette de

pain qu'il tient au bout d'une lance. Quand le paternel ouvre le frigo, une alarme assourdissante se déclenche. Rien à faire, les placards aussi sont enchaînés et cadencés. Partout, à la radio, sur les affiches, dans les airs, on entend et on lit ce message : «*Il ne faut pas nourrir Phil*». Phil Margera est cerné, mais il garde un sang-froid exemplaire. A 5 heures du mat', Bam sort la tronçonneuse et découpe le plancher du dernier étage. Lorsqu'il découvre qu'on a collé de petits hamburgers sur tous ses vêtements, Philles enfile sans broncher. Il ne se rend même pas compte que Bam a remplacé son dentifrice par du steak haché. Et s'étonne gentiment de découvrir son van transformé en compression à

la César. Ignore-t-il que Bam va lui offrir un truck de luxe? Il semble en tout cas habitué à cet étalage de fric dont on ne perçoit plus la valeur comique. Pendant que le couple joue à la roulette à Atlantic City, Bam construit un skate-park dans leur baraque. Au retour, comme toujours, Phil est stoïque et April Margera, son épouse, traumatisée. Son fils la prend alors dans ses bras, on se dit que finalement *Viva la Bam* n'est qu'une déclaration d'amour d'un enfant gâté. Mais où sont passés ces galériens qui, à partir de rien, réalisaient d'improbables performances? Dans cette surenchère au claquage de thunes, on compte un mort: l'esprit *Jackass*. ◀

JULIEN BARRET



Seule issue dans ce chaos, la mort ou la folie.

Film. Peurs et souffrances d'une compagnie de soldats américains combattant dans le Pacifique en 1942-1943.

Malick sur la colline de la peur

FRANCE 2, dimanche à 20h55. «La Ligne rouge».

Quand on a la chance de ne pas avoir vécu de guerre, on se la pose à chaque film de guerre, la question: comment ils font pour y aller, et pourquoi? Pas le choix, bien sûr, mais ça n'épuise pas la question. La putain de trouille des soldats, celle qu'on subodorait sans certitude, pensant que le bourrage de crâne, l'exaltation collective et surtout l'ignorance de la guerre galvanisaient suffisamment les trouffions pour les protéger jusqu'au moment où chacun rencontrait son heure, on la voit enfin, comme jamais sur un écran, énorme, envahissante, se cognant, déchaînée, sous les crânes. Pendant deux heures quarante, Terrence Malick, figure mystérieuse parce qu'invisible d'Hollywood (pas d'interview, un film tous les vingt ans, fan-club extatique), a imaginé jusqu'à l'insoutenable la peur et la souffrance d'une compagnie de marines (casting choc: Sean Penn, Nick Nolte, Adrien Brody, Jim Caviezel...) lors des combats de Guadalcanal contre les «Japs» en 1942-1943. Avant, ils en chient dans leur froc. Une fois touchés, ils hurlent comme des pourceaux, pleurent comme des bébés, se réfugient dans la mort ou dans la folie. Le premier effet de *La Ligne rouge* est de faire tomber le mensonge monumental de la virilité. Jusqu'à *La Ligne rouge*, le cinéma avait ardemment préservé la fiction d'un courage plus fort que la peur. Cette fois, c'est fini. Sur cette colline tartarienne où s'est retranché l'ennemi qu'il faut déloger, les hommes sont des insectes égarés dans la chevelure dense des herbes, dont

le mouvement ondulatoire sous le vent caresse, avant de les engloutir, leurs corps suppliciés. La colline est vivante, entité molochienne, maternelle et sanguinaire, comme toute la nature dès que filmée par Malick, dans une superbe comparaison d'échelles: pourquoi si petit, si dominé, si impuissant, l'homme s'inflige-t-il tant de peine? La représentation violemment figurative de la souffrance et l'abstraction lyrique du décor composent un film unique, qui martèle avec une

batterie de voix off le questionnement d'un Dieu dépassé, dont la voix se fond organiquement dans la mise en scène. D'un côté, Malick ancre l'origine du mal dans une rhétorique métaphysique un brin superflue, de l'autre, plus clandestinement, y répond simplement: les hommes sont des pères et des fils. Les premiers protègent ou détruisent les fils. La guerre est un moyen pour les vieux de se débarrasser des jeunes. ◀

ISABELLE POTEL



Lætitia Casta, empruntée dans la première partie, convaincue dans la seconde.

Téléfilm. Alexandre Dumas revisité par les frères Taviani.

La félicité de «La San Felice»

FRANCE 2, première partie samedi à 20h55, deuxième partie à 22h50. «La San Felice», de Paolo et Vittorio Taviani.

Pour être franc, on redoutait le pire. Pensez, un roman de vieillesse d'Alexandre Dumas, souvent sublime mais parfois tortueux, de 1600 pages, compressé en trois petites heures par les frères Taviani, cinéastes majeurs des années 70 mais qui, depuis dix ans, se sont spécialisés dans l'europadding indigeste (dernier en date: *Résurrection*, un téléfilm d'après Tolstoï à vous donner envie de retourner illico dans la tombe). Au finale pourtant, *La San Felice* se révèle une agréable surprise. Notamment parce que, pour une fois, les producteurs n'ont pas trop lésiné sur la dépense. La ville de Naples est la véritable héroïne du roman consacré à l'éphémère République parthénoépéenne (1798-1799). Miracle, de nombreuses scènes ont été tournées sur le lieu même de l'action,

et non à Vilnius ou à La Havane comme il est désormais de mise à la télé. Il y a également plus de figurants que d'habitude, de quoi rendre les scènes de combat plutôt crédibles. La mise en scène des Taviani évite souvent le piège de l'illustration historique, avec quelques belles trouvailles (le long travelling sur les exactions des monarchistes dans les rues napolitaines). Et, une nouvelle fois, Lætitia Casta se sort plutôt bien de l'aventure: un peu empruntée dans la première partie, elle convainc davantage dans la seconde quand elle devient, largement contre son gré, l'égérie puis la martyre de la République. Il n'est pas interdit de pleurer pendant les séquences finales. Mais après, un conseil: lisez le roman méconnu de Dumas (1), il en vaut vraiment la peine. ◀

SAMUEL DOUHAIRE

(1) Publié chez Gallimard «Quarto» avec un remarquable appareil critique de Claude Schopp.

LA SAISON DES CLOWNS
AU ZIEBRIE
de Ballonville

NIKOLAUS dans
"Monsieur Kunz"
de Nikolaus Maria-Holz
avec Ivika Meister
et Olivier Manoury
du 12 au 22 mai - 21h

GOMETTE dans
"Les hommes ont deux
pattes de moins (...que
les animaux)"
de et avec Hélène Gustin
du 2 au 12 juin - 21h

Relâche les dimanches,
lundis et mardis

PETITS PLATS FROIDS
ET BONS VINS
À PARTIR DE 20H

Reservations et réservations:
01 43 55 55 55
www.zebrie.com
Faac - France Billet: 0 862 682 684 - www.faac.com
Ticketnet: 0 862 390 100 - www.sekuel.fr 0346781